

700 JOURS EN ENFER

I/ Une page d'histoire vivante

Ma meilleure amie s'appelait Judith. On était dans la même classe, on se disait tout, on allait souvent l'une chez l'autre. Elle avait une maman qui faisait des gâteaux extra et un papa qui adorait rire et plaisanter. On était toujours ensemble, sauf pendant les vacances. Moi, chaque année à Noël, je partais en Alsace chez mes grands-parents maternels, puis à Pâques au Pays basque chez les grands-parents du côté de papa. Mais Judith n'allait jamais chez ses grands-parents. Un jour, c'était en 1976 si mes souvenirs sont bons, je lui ai demandé pourquoi. — Je n'ai ni grand-père ni grand-mère, m'a répondu Judith, je ne les ai jamais connus.

Sa réponse m'avait rendue perplexe, mais j'en ignorais la raison et je n'ai pas osé lui poser d'autres questions. Et puis un jour, j'ai tout compris grâce à une leçon d'Histoire...

Monsieur Bonange, qui nous faisait un cours sur la Seconde Guerre mondiale, décrivait la montée du nazisme (1), avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Plusieurs fois, il avait donné un grand coup de règle sur son bureau pour faire taire les bavards ou secouer ceux qui bâillaient. Mais quand il a abordé la question des camps de concentration, Judith a soudain levé le doigt: — M'sieu, moi mon papa, il a été déporté (2). Un grand silence s'est fait dans la classe, on aurait entendu une mouche voler. Puis le professeur a demandé :

— Crois-tu que ton papa pourrait nous en parler ?

— Ben oui, si vous l'invitez!

Voilà pourquoi monsieur Charles Palant, le père de Judith, est entré un matin dans la classe. J'ai eu du mal à reconnaître le monsieur blagueur que je connaissais, j'étais drôlement impressionnée.

— Aujourd'hui, a prévenu notre professeur, est un jour exceptionnel, car ce n'est pas dans un livre que vous allez découvrir l'Histoire : mais vous allez entendre le récit d'un témoin de l'Histoire.

2/ Les persécutions contre les Juifs

— Les choses terribles que je vais vous raconter, a commencé monsieur Palant, vous donneront une idée du prix que j'ai payé pour savoir ou mènent le racisme et l'antisémitisme (3). Auparavant je voudrais vous dire que je ne suis pas venu pour vous empêcher de dormir, mais pour vous encourager à vous lever. Si vous souhaitez me faire plaisir, posez-moi des questions et n'hésitez surtout pas à m'interrompre.

Même Jérôme, qui voulait toujours faire le malin, a cessé ses pitreries.

— Je suis né à Paris dans une famille d'origine juive polonaise, a poursuivi monsieur Palant. À 12 ans, je suis entré en apprentissage. Mon père était mort, ma mère était seule avec quatre enfants: moi, mon frère aîné, mon frère cadet et ma petite sœur. Quand la guerre a éclaté, en 1939, j'avais 17 ans et je travaillais déjà comme maroquinier. En 1940, la France a été vaincue et l'Allemagne a occupé presque entièrement notre pays. La République a été abolie. À sa place s'est installé, à Vichy, le gouvernement dit de l'"État Français", tout disposé à collaborer avec les nazis. Dès octobre 1940, des lois d'exception françaises et allemandes ont commencé à enlever aux juifs tous les moyens de gagner leur vie ! Alors, je me suis mis à

fabriquer des tracts contre le gouvernement de Vichy. C'est comme ça que je suis entré tout naturellement dans la Résistance. En mai 1941, quand on a arrêté des milliers de juifs, je me suis enfui à Lyon, en « zone libre ». Mon frère m'a rejoint là-bas, suivi par ma mère et ma sœur qui avaient échappé par miracle à la grande rafle du Vél'd'Hiv (4). La vie s'est poursuivie à quatre dans mon petit logement de Lyon... En novembre 1942, les Allemands ont occupé la « zone libre ». En août 1943, des miliciens ont dénoncé des familles juives. Un matin, la Gestapo (5) a frappé à notre porte.

On m'a arrêté avec ma mère et ma sœur. On nous a mis en prison et, après quelques semaines, on nous a expédiés au camp de Drancy, près de Paris. Le 7 octobre 1943, on a fait monter mille d'entre nous dans des wagons à bestiaux. Nous avons roulé pendant trois jours et trois nuits, si serrés qu'on n'avait même pas la place de s'asseoir. Vers où ? Mystère. Rien à manger, rien à boire... Nous arrivons faibles, hébétés. Des Allemands nous font descendre à coups de bottes, à coups de crosse en hurlant « *Schnell! Schnell!* » (Vite ! Vite !). Des êtres squelettiques en vêtements rayés s'emparent de nos valises. On divise les familles. Moi, on me pousse dans une file de jeunes costauds. Ma mère et ma sœur partent de leur côté avec les autres femmes, les personnes âgées et les enfants, je ne sais pas encore où. Nous sommes arrivés à Auschwitz, en Pologne... En enfer.

3/ Traités comme des bêtes

— Les nazis n'avaient pas organisé nos conditions de vie, mais nos conditions de mort, a soupiré monsieur Palant. Nous avons été dépouillés de nos vêtements, rasés, tatoués. Puis, on nous a distribué des sortes de pyjamas au tissu rêche, et nous avons été transformés en numéros. On nous a comptés et recomptés pendant des heures, au garde-à-vous dans le froid glacial de la place d'appel. On nous traitait comme des bêtes ! Non, bien pire que des bêtes, parce que les bêtes on les soigne, on les nourrit, on ne cherche pas à les faire mourir. C'était un travail de forçat, quasiment rien à manger, un bout de paille pour la nuit. Il fallait éviter la mort à tout moment, déjouer les pièges, esquiver les mauvais coups, fuir les endroits périlleux.

J'ai appris à devenir invisible!

— Et pour votre mère et votre sœur, c'était pareil ? a questionné Virginie en triturant sa couette blonde. Les yeux de monsieur Palant se sont un instant perdus dans le vague.

— J'ai demandé où elles étaient.

— « *Himmel kommando* », le *kommando* du ciel, m'a répondu un ancien, avec un geste qui désignait le toit de nuages : ma mère et ma sœur avaient été assassinées dans la chambre à gaz dès leur arrivée...

— Les parents de maman aussi, a chuchoté Judith à mon oreille. Voilà pourquoi je n'ai jamais connu mes grands-parents.

Une expression atterrée gagnait le visage des élèves à mesure qu'ils comprenaient. Monsieur Palant a raconté comment il avait dû accepter cette chose inimaginable, abominable, comment il s'était efforcé de survivre malgré l'atroce vérité... Il s'est mouché très fort. On ne savait plus quoi dire. J'avais une boule coincée dans la gorge.

— Est-il quand même arrivé qu'un gardien vous manifeste un peu d'humanité ? a demandé alors monsieur Bonange.

Cette fois, un sourire a éclairé le visage de monsieur Palant.

— Un matin, j'étais malade et j'ai pu me faire soigner à l'infirmerie au lieu d'aller travailler. À l'heure du déjeuner, je traversais le camp en attendant le retour de mes compagnons quand un chef de *block* inconnu m'a fait signe d'approcher. J'y suis allé tremblant de peur, mais il m'a tendu son assiette en m'ordonnant :

— « Va laver ça ! » Elle était encore à moitié pleine de pommes de terre sautées. C'était sa façon de me les donner. J'ai commencé à manger et, soudain, les larmes ont jailli. C'est difficile de vous expliquer pourquoi : bien sûr, à cause de ce cadeau grandiose pour quelqu'un qui n'avait pas goûté depuis des mois aux pommes de terre sautées et qui était affamé. Mais ce n'est pas tout. Il faut savoir qu'au camp, seuls les gardiens, ceux qui se prenaient pour des humains, avaient droit aux fourchettes. Certains détenus ne possédaient même pas de cuillère et devaient laper leur soupe comme des chiens. Alors, cette fourchette! Voilà, j'ai pleuré pour cette fourchette.

— Et entre déportés, a demandé Bertrand, vous vous entraidez?

— On s'est parfois mis à quatre ou cinq, a répondu monsieur Palant, pour donner chacun, chaque soir, une cuillerée de soupe au camarade qui semblait. Le faible, quand il voyait ses copains lutter pour lui, ça le dégoûtait de mourir. Et réussir à remettre un copain sur pied, c'était pour soi-même une victoire formidable.

Une fois de plus, le silence s'est fait dans la classe. Je suis sûre qu'au fond de soi, chacun aurait voulu être celui qui avait trouvé la force de se priver d'une cuillerée de soupe pour sauver son copain.

À propos de se priver, a continué monsieur Palant comme s'il avait lu dans nos pensées, écoutez cette histoire...

Je travaillais dans un *kommando* qui se rendait dans la ville d'à côté pour enterrer des câbles. Un jour, nous creusions une tranchée devant la cour grillagée d'une école. Les enfants sortent à la récréation, et voilà qu'ils se mettent à nous lancer des injures. C'était très pénible, surtout pour les détenus qui étaient pères de famille. Un peu plus tard, vers onze heures et demie, les élèves quittent l'école et, en passant, un garçon laisse tomber à mes pieds un paquet de la taille d'une main, emballé dans du papier journal. Un peu plus loin, il tourne la tête vers moi en m'incitant du regard à le ramasser. Est-ce un piège? Si je me baisse et qu'il se met à crier « Au voleur! », je suis mort. Mais, plus il s'éloigne, plus il m'encourage. Quand il a disparu au loin, j'ai fini par ramasser le paquet : eh bien, il m'avait donné son casse-croûte du matin!

4/ A quoi tenait la survie...

— Ce monde était un monde d'horreur, a martelé monsieur Palant. On nous tuait physiquement, moralement, intellectuellement.

— Comment vous avez fait pour vous en tirer, m'sieu ? a interrogé Jérôme qui entendant les autres pouffer, s'est aussitôt corrigé... Heu... à quoi devez-vous d'en être sorti vivant ?

— Une seule chose est sûre : j'ai eu beaucoup de chance. Un miracle a fait que la machine à tuer m'a oublié... J'ai traversé des situations incroyables. Une fois, j'ai même été « sélectionné (6) » pour la chambre à gaz... Vous ne devinez jamais ce qui m'a sauvé: c'est mon humour! C'est absurde, je dois la vie à mon sens de l'humour!

— Vous pouvez nous le raconter, m'sieu ? a demandé Jérôme.

— J'étais hospitalisé à l'infirmerie. C'était jour de fête pour les Allemands, je ne sais plus laquelle. Le chef de *block* passe en demandant : « Qui veut chanter ? » Ceux qui savent pousser la chansonnette s'y prêtent : il y a un morceau de pain ou un peu de soupe à la clé. Le chef me dit : « Et toi, tu ne sais rien faire ? » Je propose de raconter une blague. Ça lui plaît. Je me lance alors dans une histoire de clochards que j'avais entendue avant la guerre et, pour la rendre encore plus drôle, je la transpose dans l'univers du camp. Les clochards deviennent

des détenus. Grosse rigolade, plein succès. Deux jours plus tard, le chef de *block* me fait recommencer pour son copain, un officier SS (7). Je tremble. On peut être pendu ou fusillé pour un oui ou pour un non. Alors, si ma blague ne fait pas rire l'officier, je risque la mort. Mais la chance est avec moi : il se tape sur les cuisses et ordonne qu'on me garde encore une semaine à l'infirmerie — au chaud ! — avec double ration de nourriture... Mais deux mois plus tard, on annonce une « sélection ». Les SS arrivent dans le *block* et désignent trente-six détenus. Dont moi. Nous savons que nous allons mourir, être gazés. Je mobilise mon esprit : comment

trouver une issue ?

En désespoir de cause, je m'arrange pour passer le dernier. Le chef de *block* ne regarde que les numéros tatoués sur nos bras. Quand vient mon tour, il lève la tête, me reconnaît et demande : — Tu en sais encore beaucoup, des blagues ?

— Plein! Je peux vous en raconter jusqu'à la fin de la guerre !

Il me fait sortir par une porte, et mes trente-cinq malheureux camarades sont partis vers la chambre à gaz.

5/ La Libération

Dans la classe, ce fut un gros soupir, comme si nous avions échappé nous-mêmes au danger. — Vous avez dû être drôlement content le jour de la libération ! s'est alors exclamé Vincent. — Les choses n'étaient pas si simples... a répondu monsieur Palant. Je n'ai pas été libéré à Auschwitz, mais à Buchenwald, dans un autre camp. En janvier 1945, les nazis, craignant l'arrivée des Russes, ont fait évacuer Auschwitz et les camps qui en dépendaient: soixante mille personnes. Il a fallu marcher plusieurs jours sous les coups, lutter contre le froid et la faim. Seule la moitié d'entre nous a survécu à cette épreuve que l'on a surnommée la « marche de la mort ». Moi je faisais partie d'un convoi de misère qui a abouti à Buchenwald... Des conditions déplorables nous attendaient. Ce furent trois mois de grande détresse. Mais un espoir formidable a surgi quand nous avons entendu les canons alliés tonner dans le lointain ! Le matin du 11 avril, les SS ont hurlé : « *Blockssperre!* » Ça voulait dire qu'on était consignés dans les *blocks*.

Un silence épais s'est emparé du camp. Chacun craint le pire.

L'angoisse au ventre, on guette par les fenêtres... Dans l'après-midi, on voit soudain un SS s'avancer bras en l'air! ...avec un détenu qui l'escorte ! Puis un deuxième et un troisième SS, eux aussi bras en l'air ! Une heure et demie plus tard, les résistants de Buchenwald remettaient deux cent vingt prisonniers SS aux Américains. Il n'y en avait pas un seul à qui il manquait un cheveu . On n'était pas devenus des sauvages comme les nazis, on n'était pas devenus des bêtes comme ils l'avaient espéré. Ça, c'était une sacrée victoire ! Nous étions donc libres, enfin libres. Mais nous ressentions plus de chagrin que de joie.

Nous pouvions enfin pleurer nos pères, mères, frères et sœurs disparus. Nous étions aussi en deuil des camarades qui n'avaient pas pu tenir jusque-là. Paul, Robert, Henri, Marcel, tant d'autres qui étaient des gens merveilleux. Certains étaient morts la veille, d'autres étaient en train de mourir ou mourraient le lendemain.

6/ Le retour

— Quand je suis revenu à Paris le 29 avril 1945, poursuit monsieur Palant, je ne pesais plus que trente-huit kilos. Je serrais contre moi un petit sac qui contenait toute ma fortune : ma

gamelle, ma cuillère, des bouts de tissu, un brin de ficelle. A la descente du train en gare de l'Est, à Paris, on a joué *La Marseillaise* puis des autobus nous ont amenés à l'hôtel Lutetia où l'on regroupait les déportés et les prisonniers de guerre.

Ensuite on nous a dit que chacun pouvait « rentrer chez soi ». Moi, je ne savais même pas si mes deux frères vivaient encore. Je ne pouvais pas les joindre ; à l'époque, seuls les gens très riches avaient le téléphone. J'arrête alors un automobiliste, je me fais conduire là où nous habitions à Paris, avant ma fuite à Lyon, et je frappe chez la concierge. Elle s'évanouit en me voyant tellement changé, mais son mari m'apprend que mon frère aîné habite toujours dans l'immeuble... Alors vous imaginez ma joie, et tout aussitôt la douleur d'avoir à garder le silence. Allais-je sauter au cou de mon frère en lui disant : ils ont assassiné notre mère et notre sœur ? Je me suis réfugié derrière des faits réels : on a été séparés à tel moment, à tel endroit, et je ne les ai plus revues... Pendant des semaines, je suis retourné à l'hôtel Lutetia où l'on continuait, jour après jour, à accueillir les rescapés. Je voulais pouvoir dire à mes frères : je suis allé voir si on avait des nouvelles de notre mère et de notre sœur... C'est bien longtemps après que je leur ai révélé ce que je savais, bien longtemps après. Voilà... Tous les soirs je pense à ma mère, tous les jours je pense à ma sœur...

Un silence s'est de nouveau installé dans la classe. Je crois qu'à cet instant, tous, nous pensions à la mère et à la sœur de monsieur Palant.

J'ai levé le doigt, sans trop savoir ce que j'allais dire. Ce sont ces mots qui sont venus :

— Vous savez... je pense qu'à partir d'aujourd'hui ma vie va changer.

— Tu vois, m'a répondu le père de Judith très ému, j'ai eu beaucoup de médailles dans ma vie, mais ce que tu viens de me dire, c'est la plus belle que j'aie jamais reçue.

1) **Nazisme** : théorie politique d'Hitler. Les nazis pensent que la race allemande est supérieure aux autres races qui doivent être réduites en esclavage ou exterminées.

2) **Déportation** : mouvement forcé de populations . Sous le nazisme, ce mot désigne l'envoi en camp de concentration ou d'extermination.

3) **Antisémitisme** : racisme spécial contre les juifs.

4) **Vel d'Hiv** : Les 16 et 17 juillet 1942, des milliers de juifs sont arrêtés et enfermés au stade du "Vélodrome d'Hiver" avant d'être amenés à Drancy puis déportés.

5) **Gestapo** : police allemande présente dans tous les pays occupés par les Allemands. Elle était synonyme d'arrestations, de tortures, de disparitions.

6) **Sélection** : Dans les camps, les nazis organisaient régulièrement des « sélections » : ils désignaient, parmi les détenus, ceux qui continueraient à effectuer des travaux forcés et ceux (généralement les plus faibles) qui seraient envoyés vers les chambres à gaz.

7) **SS** : Sections d'Élite des nazi : on les reconnaissait à leurs chemises noires.

Génocide : c'est l'extermination systématique d'un peuple.

Ghetto : quartier d'une ville où les juifs étaient regroupés et enfermés.